

Schöffling & Co.

foreign rights

author Margit Schreiner
original title NACKTE VÄTER
© 2004 by Schöffling & Co.

French sample translation

translated by Pierrick Steunou
copyright for the translation Pierrick Steunou

contact Anke Grahl
phone: +49 69 92 07 87 15
anke.grahl@schoeffling.de

Schöffling & Co.
Verlagsbuchhandlung GmbH
Foreign Rights
Kaiserstraße 79
60329 Frankfurt am Main
Germany

www.schoeffling.de

((pp 11-27))

Après être allées, ma mère et moi, un jour après mon arrivée à Linz, un jour avant l'enterrement, au funérarium où mon père avait été mis en bière ; après qu'un homme blême au visage ovale eut surgi de derrière le cercueil pour nous demander si nous voulions voir le défunt une dernière fois et que ma mère eut immédiatement crié : « oui ! » ; après que l'homme blême eut d'abord remis les fleurs et les couronnes puis précautionneusement soulevé le couvercle et que nous eûmes vu le corps cabré et recroquevillé de mon père, la tête relevée vers l'arrière, la bouche béante, les yeux entrouverts - de sorte que pendant un instant de terreur j'étais persuadée qu'ils avaient bougé, passant de ma mère à moi, comme il le faisait tout le temps au foyer ; après que ma mère et moi eûmes contemplé mon père gisant là, le corps cabré, comme figé en plein milieu d'une crampe, maigre, décharné, ses bras osseux, parsemés de taches rouges, brunes et bleues, sortant de la chemise beige à manches courtes que ma mère avait apportée au foyer juste après l'annonce du décès, ainsi que la cravate bleu foncé, et son visage que j'avais si bien connu jadis, il y a si longtemps, avec ses rides et ses crevasses, désormais celui d'un inconnu, desséché, la peau ridée tirée et lissée d'un os à l'autre, le nez pointu ; après que le croque-mort au visage blême eut soulevé le couvercle du cercueil, lui même effrayé à la vue du corps cabré, desséché, de la bouche béante, des yeux entrouverts, et que j'eus pensé qu'il allait parler, dire quelques paroles de consolation ou d'explication ; après qu'il n'eut cependant rien dit, juste regardé de côté, vers les fleurs et les couronnes qu'il avait déposées sur une sorte de table basse et qu'il s'apprêtait à redisposer sur le cercueil un fois qu'il serait refermé, alors que ma mère venait de s'écrier plusieurs fois de suite : « voilà comment il était à la fin, voilà exactement comment il était » ; après avoir pris le bras de ma mère et l'avoir résolument éloignée du corps de mon père, à qui elle criait encore depuis la porte du funérarium : « Voilà exactement comment tu étais » ; après que le lendemain, jour de l'enterrement, nous eûmes marché derrière le cercueil, du funérarium jusqu'à la salle des adieux, l'homme blême au visage ovale qui tenait dans sa main une espèce de sceptre en tête de cortège, suivi de ma mère de ma demi-sœur et de moi, et derrière nous tous les parents et tous les amis ; après que le curé Innerlohinger, une vieille connaissance de mes

parents, eut fait son discours dans la salle des adieux dans lequel il parla de la vie et de la mort, comme si, entre ces deux choses, il n'y avait qu'une différence subtile, à peine perceptible ; après que le cercueil que ma mère, ma demi-sœur et moi avions commandé, sur lequel était posé un bouquet de roses blanches, eut été installé devant la fenêtre de la salle des adieux, au milieu de la pièce, tourné vers un champ qui s'offrait en entier au regard et où, durant le discours du curé, gambadaient une flopée de lapins ; après que, suivis par les parents et les amis, nous eûmes quitté la salle derrière le cercueil de mon père porté par quatre hommes vêtus de noir, pour l'accompagner jusqu'à un véhicule stationné au bout d'un sentier dans lequel il fut chargé; après que la voiture eut lentement démarré, en direction du crématoire, tous phares allumés, de sorte que nous vîmes pendant un long moment s'éloigner les deux feux rouges ; et après avoir été soudain submergée par une vague profonde et violente dont j'ignorais qu'elle fût en moi, de sorte que j'aurais aimé me jeter sur le cercueil de mon père qui s'éloignait, tambouriner sur le couvercle avec mes poings, crier et pleurer, et que je tentai de toutes mes forces de me maîtriser, car déjà les amis et les parents venaient vers nous pour présenter leur condoléances, c'est là que ma mère fourra dans ma main un objet dur, pointu et lisse.

J'ai tout de suite compris qu'il était préférable de ne pas le regarder devant tout le monde. Je l'ai donc gardé dans ma main gauche, tandis que je tendais la droite aux gens endeuillés. Lorsque je pus enfin me mettre à l'écart et ouvrir ma main trempée de sueur – je me souviens qu'à cet instant précis le soleil pointa entre deux nuages, que les oiseaux gazouillaient – Je m'aperçus que je tenais entre mes doigts une prothèse dentaire. En fait la partie supérieure de cette prothèse. Je ne sais pas comment j'aurais réagi si, à cet instant précis, mon jeune cousin au deuxième degré, visage mignon et cheveux longs, n'était pas accouru vers moi. Je fourrai le dentier dans la poche du manteau persan que ma mère m'avait prêté pour l'enterrement tout en m'accrochant au bras de mon cousin.

« Elles sont pour toi », me dit ma mère une fois rentrées à la maison, lorsque ma tante, qui était venue de la Ruhr pour assister à l'enterrement, s'était absentée pour aller aux toilettes et nous avait laissées seules quelques instants.

« Qu'est-ce qui est pour moi ? », demandai-je.

« Les dents », gémit-elle, et ses lèvres se mirent à trembler, « ses dents. »

« Maman, Maman, calme-toi. ». Mais ses lèvres tremblaient de plus belle.

« Pour toi ou pour personne ! », dit-elle. A cet instant précis, ma tante réapparut et ma mère se tut.

Cette nuit-là, je la croisai en allant aux toilettes, elle était debout dans la cuisine et fixait une casserole qui était posée sur la cuisinière : « Personne ne veut de ses chemises ». Je lui dis que moi non plus je ne pouvais pas les prendre car mon appartement débordait déjà de vêtements et de livres ; elle esquissa un sourire et murmura: « Toi, tu as ses dents ! ».

Je mis tout cela sur le compte du choc. Je lus dans ses yeux la même expression que lorsqu'elle m'avait demandé, il y a bien des années, après le déjeuner et en présence de mon père, si je trouvais normal qu'un homme de quatre-vingts ans veuille coucher avec une femme de soixante-dix. J'avais répondu que ça dépendait si on en avait encore envie, c'est-à-dire en fait si les deux en avaient encore envie.

Elles flottent chez moi maintenant, à Berlin, à l'intérieur du placard vitré de ma salle de bains dans un verre d'eau - quand on leur donne un petit coup avec le doigt, elles se mettent à tourner -, sous mes trois dents à moi (une prothèse partielle comme on dit) qui elles aussi tournoient dans l'eau quand on leur imprime une petite impulsion.

De temps en temps je leur change d'eau à toutes les deux. Si j'oublie de le faire pendant un temps, celle-ci s'évapore presque entièrement et les dents s'embuent. Elles deviennent rêches, se recouvrent d'un film grisâtre et il faut les récurer avec une brosse.

Certes, ce n'était pas un morceau de son corps, mais il les a quand même eues en bouche pendant quarante-deux ans.

A cinquante et un ans, juste avant que m'a mère ne tombe enceinte de moi, mon père a fait un infarctus. Il m'en a parlé plusieurs fois. Il disait que ç'avait été très peu spectaculaire, un infarctus tranquille... Il avait eu des nausées, plusieurs fois, mais étant donné qu'il avait trop d'acidité (ou pas assez, je ne m'en souviens plus) et que cela lui donnait déjà des haut-le-cœur, il n'a rien remarqué. Ça l'avait juste frappé qu'ils étaient particulièrement forts à chaque fois qu'il nageait, courait, faisait de l'escalade, de la randonnée ou du vélo. Auparavant, quand il pratiquait ces activités, les nausées étaient toujours moins violentes que lorsqu'il travaillait au bureau ou à la maison.

Un jour il a fallu qu'il passe une radio, pour une raison quelconque (sans doute à cause de son estomac), et c'est là qu'on s'en est aperçu.

Médecin : Monsieur Mirwald, asseyez-vous.

Mon père : Oui, mais pourquoi ?

Médecin : Vous avez fait un infarctus, Monsieur Mirwald.

Mon père : Mais comment ça ?

Médecin : Vous faites de la tension ?

Mon père : Non.

Médecin : Vous fumez ?

Mon père : J'ai arrêté il y a un an.

Médecin : Alors ça vient peut-être des dents.

A la suite de cela, m'a dit mon père, il s'est fait arracher toutes ses dents puis il est allé en cure pendant un mois, à Bad Tatzmannsdorf.

Il n'avait plus de dents mais les nausées perduraient. De plus, il souffrait de migraines persistantes. Je me souviens que souvent, mon père passait tout un week-end allongé dans le salon, les volets fermés. Ou bien qu'il faisait le poirier (pour faire s'écouler les acidités ?) Ou bien encore qu'il ne mangeait pas de concombres en salade (c'est ce qu'il y a de pire pour moi, disait-il).

De lui j'ai hérité des migraines. J'ai accepté cet héritage sans trop me plaindre. J'ai toujours préféré avoir un père migraineux plutôt que quelqu'un qui avait une santé de fer comme chez la plupart de mes copines. Je tirais même fierté de ses furoncles.

Un jour, mon père a eu un furoncle dans le dos. Un furoncle énorme, ouvert. On aurait dit un volcan, avec un cratère de pus et une ouverture rose et sanguinolente. Mon père se l'est fait enlever par notre médecin, sans anesthésie, allongé sur le canapé du salon. Il nous a autorisées, ma mère et moi, à assister à l'intervention. Le médecin a utilisé un couteau spécial, petit mais très large. J'ai vu un couteau similaire il y a quelques mois, dans une épicerie italienne, lorsque le vendeur a tranché un morceau de parmesan non entamé. Le fromage avait la taille d'une roue de voiture. Le vendeur a travaillé le parmesan avec une collection de couteaux petits et grands qui avaient tous cet étrange aspect trapu qui caractérisait aussi le couteau avec lequel notre médecin avait incisé, sans anesthésie, le furoncle de mon père.

Les migraines étaient le furoncle intérieur de mon père. Ce qui me plaisait, c'était que personne ne pouvait le lui enlever.

J'ai moi aussi passé mainte journée dans le noir, et j'ai eu des nausées pendant toute ma vie. Je m'y suis si bien habituée que je suis désormais incapable d'imaginer qu'on puisse ne pas avoir de maux de tête.

Je ne crois pas un seul instant que les dents de mon père eurent quelque chose à voir avec son infarctus.

Viens, papa, laisse-moi t'embrasser. Je vais sauter sur toi, par devant, ma jambe gauche puis la droite contre ton corps, mes mains autour de ton cou et toi tu me tiendras fermement. Même si je saute sur ton dos par derrière. Alors tu t'assiéras et je grimperai sur tes épaules et je poserai mes mains sur tes yeux et tu devras te lever et marcher. Je suis si haut perchée, les pavés de la rue sont tout en bas, gris et fissurés. Il faut que tu marches exactement sur la ligne qui sépare les pierres, et faire d'assez grands pas pour toujours en enjamber une. J'appuie mon menton sur ton crâne chauve, et si tu marches vraiment vite, mes dents vont claqueter contre ta tête. Tes oreilles sont recouvertes d'une petite fourrure. Quand l'envie m'en prend, je mets le bout supérieur de ton oreille droite dans ma bouche et je le suçote. Il est tiède et a un goût de sel. Je passe ma langue dans

la cavité. Ou alors je happe vite fait le bas du lobe et je le lèche jusqu'à ce qu'il soit tout raide et tout gonflé. Mais quand j'en ai assez, alors tu dois me laisser descendre et enfin me dire pourquoi la grenouille ne s'est pas sauvée avant que le serpent ne la mange. Je pense qu'elle aurait pu sauter pour se mettre à l'abri. Pourquoi est-elle restée assise là, sans bouger ? Mon père m'explique qu'elle ne s'est pas enfuie parce qu'elle a mal calculé son coup. Transie de peur, il fallait qu'elle choisisse entre deux réactions : prendre la fuite ou faire le mort. Elle a choisi la deuxième solution et c'était la mauvaise, dit mon père. Si elle s'était sauvée, elle aurait pu sauter dans le ruisseau qui se trouvait juste à côté, et ç'aurait été difficile pour le serpent de ramper à sa poursuite. Peut-être. Et quand le serpent l'a gobée, elle a du penser qu'il allait finir par la recracher, car elle ne s'était pas défendue. Elle a commencé à se débattre quand il était déjà trop tard. Elle avait déjà été engloutie par le serpent et c'est là qu'elle s'est soudain mise à gigoter pour essayer de ressortir. Elle avait entièrement disparue dans le ventre du serpent et tout à coup on a vu une de ses pattes émerger de sa gueule comme s'il suffisait de faire un grand pas pour annuler tout ce qui s'était passé avant. Il a quand même pris un bâton qu'il a agité devant le serpent. Mais celui-ci s'est enfui sans demander son reste avec la grenouille qui se débattait dans son ventre. Porte-moi, ai-je alors demandé à mon père, porte-moi jusqu'à la maison. Et il m'a chargée sur ses épaules comme un sac et transportée à la maison, et pendant tout le trajet, j'ai observé depuis ma vigie tous les pavés et compté tous les joints entre les pavés. Au gré du rythme de ses pas, les pavés se rapprochaient puis s'éloignaient, et fatiguée de cette équipée, je me suis endormie.

Viens, laisse-moi t'embrasser, papa. Je vais m'asseoir sur tes genoux et poser ma tête dans le creux de ton épaule, il y a juste la place. Je rétracte mes jambes et me love contre toi, je me fais aussi petite que je peux, quand je veux que mon corps, mes bras et mes jambes, tiennent tout entier sur tes genoux et poser ma tête contre ton épaule. Et quand je suis là, toute recroquevillée sur toi, je veux que tu me berces, mais sans me secouer. Tu dois rester silencieux, ne pas parler avec ma mère, car c'est dimanche après-midi, il fait déjà sombre, on sent l'odeur du café et tout est immobile. Les œillets dans le vase du salon (toujours ces œillets !) n'auront plus jamais cette odeur, et si une fenêtre claque dans l'appartement, c'est comme si jamais plus une fenêtre comme celle-là ne claquera. Un jour, quand je serai grande, alors tu pourras te lever pour la fermer, papa.

Mais ça suffit pour aujourd'hui, il faut arrêter maintenant, je veux me lever et monter sur ton pied et me balancer et tu dois le garder plié pour que je puisse me tenir dessus. Tu dois croiser les jambes. Comme ça. Je veux m'accrocher à tes mollets qui sont fermes et durs.

Un jour, mon père a eu une crampe aux mollets. En plein milieu de la forêt. Nous cherchions des champignons mais nous n'en avons trouvé aucun et mon père avait dit qu'autrefois, quand il était jeune, il y en avait partout, et soudain il a eu une crampe aux mollets. C'était l'automne et il portait des culottes courtes. J'ai vu ses muscles se contracter, j'ai vu une veine tressaillir et mon père a tressailli lui aussi et a froncé le nez comme lorsqu'il avait dit que dans les cercueils, il y avait parfois des gens qui n'étaient morts qu'en apparence : des faux défunts. Mais personne ne s'en rend compte et ils sont incapables de le dire parce que le couvercle du cercueil est fermé et qu'ils sont si affaiblis par la température qui règne dans la chambre froide qu'ils ne peuvent plus crier, peut-être même plus chuchoter. Et quand la famille vient avant l'enterrement et qu'on ouvre le cercueil une dernière fois pour qu'elle puisse voir le faux défunt, celui-ci a parfois les yeux ouverts et il les voit tous mais il ne peut rien dire, il ne peut pas bouger, il ne fait que remuer les yeux pour essayer d'attirer l'attention, mais la famille croit qu'il s'agit d'un leurre, parce qu'ils sont persuadés qu'il est déjà mort depuis trois jours, qu'il est impossible d'être encore en vie après avoir passé trois jours dans la chambre froide. Donc, quand la famille vient et fait ouvrir le cercueil avant l'enterrement, ils sont à mille lieux de penser qu'ils ont devant eux un faux défunt. En disant cela, mon père avait plissé le nez comme lorsqu'il a eu sa crampe au mollet en cueillant des champignons. Il sautillait sur une jambe, comme un lutin dans la forêt, en disant que seule une autre crampe en sens inverse peut faire passer la première. Celle-ci a alors disparu. Mais ensuite, mon père a voulu rentrer immédiatement et nous avons pris un raccourci à travers la forêt et nous nous sommes perdus. La nuit tombait de plus en plus et bientôt le sol de la forêt est devenu complètement sombre, alors que la cime des arbres se dessinait encore très nettement dans le ciel plus clair où tournoyaient des oiseaux, peut-être en recherche d'un havre pour la nuit. Soudain le silence se fit, comme ce dimanche après-midi, où toutes les fenêtres, dans la cuisine et au salon, étaient ouvertes : il y avait une odeur de café et un œillet courbait déjà la tête dans le bouquet qui trônait sur la table et la fenêtre de la cuisine s'est refermée en claquant. Mon père m'a alors pris sur

ses épaules et nous avons traversé la forêt. J'avais posé le menton sur sa tête. Quand il a trébuché sur une racine, je me suis mordu la lèvre jusqu'au sang.

Viens papa, laisse-moi te prendre dans mes bras. Et tu vas faire la toupie et moi je me tiendrai à ton cou. Autour de nous, le ciel bleu s'envole et le petit nuage blanc revient de plus en plus vite. Si tu as le vertige, change de direction et je volerai alors en sens inverse, à travers le ciel en mouvement.

Ton cou est tout dur quand on tourne et tu écarter les bras comme un funambule. Comme quand tu t'entraînes à faire du hula-hoop dans la cave. Mais avec moi tu n'as aucune chance. Même en bougeant à peine, je ne perds jamais le cerceau. Alors que toi, tu dois tendre ton ventre, le remuer et écarter les bras. Tu as les joues douces. Si douces et si tendres que je colle ma joue contre elles et ne comprends pas pourquoi il faut que je m'en aille. Je reste aussi longtemps que je veux. Je ne sais pas pourquoi ta joue est si douce, tu n'as pas les joues charnues, plutôt en forme de sac, une cavité très douce, un creux de velours. Lorsque nous faisons la toupie, ma joue contre la tienne, mes bras autour de ton cou, et que tu écarter en grand les bras et tends ton cou, quand il y a tes joues très douces et le ciel où flotte un seul nuage, alors il n'y a plus de pavés par terre. Je sens l'odeur du café, les fenêtres claquent et ta joue est comme un lit. Les champignons sont encore là aujourd'hui.

Je me souviens qu'un fois on avait trouvé toute une colonie de coulemelles dans une clairière. Maman les a panés le soir même puis elle les a fait frire. Nous les avons mangés, ils avaient un goût d'escalope et j'étais si fatiguée que je me suis endormie à table. Alors tu m'as prise dans tes bras et tu m'as transportée dans mon lit. Ta joue était douce et veloutée. C'est seulement quand ton dentier s'était déplacé que tu avançais la mâchoire et la secouais deux ou trois fois pour le remettre en place, et alors ta joue devenait dure. Mais ça ne durait pas longtemps, ensuite tout était revenu en place et tout doux, la crampe était partie et les plis sur le nez lissés comme sur la peau d'un faux défunt.

This excerpt is presented for informational purposes only – any use or copying for commercial purposes is strictly prohibited. For further information on international rights for this title please contact us.